

# ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

## ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

### JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

PERIÓDICO DE LITTERATURA  
COMPARADA.

GIORNALE DI LETTERATURA  
COMPARATA.

PERIÓDICO DE LITERATURA  
COMPARADA.

### COMPARATIVE LITERARY JOURNAL.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE  
LITTERATUR.

TIJDSKRIFT VOOR VERGELIJKENDE  
LETTERKUNDE.

TIMARIT FYRIR BÓKMENTA  
SAMANBURDH.

C'est un idéal pauvre, un idéal peu élevé, de n'écrire que pour une seule nation : quant à l'esprit philosophique, il lui repugne de respecter de pareilles bornes. Il ne saurait faire halte près d'un fragment — et lanation, même la plus importante, est-elle plus qu'un fragment ? . . . SCHILLER.

Szerkesztik és kiadják: DR. BRASSAI SÁMUEL és DR. MELTZL JÚGÓ.

BUREAU DE RÉDACTION: KOLOZSVÁR, FÖTÉR, TIVOLI (HONGRIE).

**IRÓTÁRSÁK. (COLLABORATEURS.)** Dr. Amiel Fréd. egyet. tanár Genfben. — Anderson Rasmus, a Wisconsin-University tanára Madisonban (Amerika E.A.). — Dr. Avenarius R. egyet. tanár Zürichben. — Baynes James, a British Museum könyvtár hivatalnok Londonban. — De Beer Taco H., a „Noord en Zuid” szerkesztője Amsterdamban. — De Benjumea Diaz, a Lissabeni „Academia Real das Sciencias” tagja Londonban. — Dr. Betteloni V., magántudós Veronában. — Dr. Giuseppe Biadego magántudós Veronában. — Butler E. D. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Gróf Cipolla F. magántudós Veronában. — Cannizzaro T. magántudós Messinában. — Carrion Antonio Luiz, a „Revista de Andalucia” kiadó-szerkesztője Malagában. — D. Cassone Giuseppe magántudós Notóban (Sicilia). — Chattopádhjáya Nisi Kánta Lipcsében. (Calcutta.) — Dr. Dahlmann E. a „Zeitschr. d. Vereins f. niederdeutsche Sprachforschung” szerkesztője Lipcsében. — Dr. Dederding gym. tanár Berlinben. — Dr. Espino Romualdo Alvarez, a „Real Academia Gaditana” főtáskára, Cádizban. — Dr. Fraecaroli G. magántudós Veronában. — Dr. Gierse A. szerkesztő Naumburgban. — Hart H. a „Deutsche Monatsblätter” főszerkesztője Bremenben. — Hart J. szerkesztő Berlinben. — Dr. Hóman Ottó egyetemi tanár Kolozsvárt. — Imre Sándor, egyetemi tanár ugyanott. — Jochumsson Mátýás, a „Thjódhólfur” kiadó-szerkesztője Reykjavíkban (Izland). — Kürschner J. a „Litterar. Verkehr” és a „Deutsche Bühnengenossenschaft” szerkesztője Berlinben. — Katscher L. magántudós Londonban. — Lindh Th. magántudós Borgsban (Finland). — Koltzoff-Massalsky Helén hercegnő, sz. Ghika hercegnő (Dora d'Istria) Párisi „Földrajzi társ.” tiszt. tagja stb. Firezében. — Don Leoncio Larrivera magántud. Granadában. — Don Pablo de Maza, magántudós Cádizban. — Don Ramon Leon Mainez, a „Crónica de los Cervantistas” főszerkesztője Cádizban. — Marzials Th. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Mayet P. a cs. jap. Bion Tokó egyet. tanára Tokióban (Yedo.). — Milelli Domenico tanár Avolaban (Sicilia.). — Dr. Minckwitz J. egyet. tanár Lipcsében. — Dr. Nerrlich P. gym. tanár Berlinben. — Dr. Óman V. a „Allehandá fórlket” szerkesztője Örebro-ban (Svédországban). — Patuzzi G. L., tanár Veronában. — Podhorsky L. a magy. Akadémia lev. tagja Párisban. — Rapisardi M. egyet. tanár Cataniában. — Dr. Scherr Johannes, műegyetemi tanár Zürichben. — Schmitt F. J. k. tanár, a Berlini „Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen” tagja Aschaffenburgban. — Dr. Schott Wilhelm, egyetemi tanár Berlinben. — De Spuches di Galati J. herceg, az „Accademia delle scienze” elnöke Palermóban. — Dr. Storch W. a por. k. Akadémia tanára Münsterben. — Staufe-Simiginovitz, cs. k. tanár Czernowitzban. — Szamosi J. egyet. tanár Kolozsvárt. — Dr. Szilasi G. egyet. tanár ugyanott. — Dr. Teichmann A. egyetemi tanár Baselben. — Dr. Teza Emilio egyetemi tanár Pisában. — Thorsteinsson Steingrímur, magántudós Reykjavíkban (Izland). — Dr. Werneke H. tanár Bornaban. — Dr. Weske M. egyet. magántanár Dorpatban. — Dr. Wessely J. E. magántudós Lipcsében. — Wolter E. stud. philol. slav. Dorpatban. — P. Werthanes Dr. Jakudjsián Brassóban. (Konstántinápoly.) — S. van Straalen, a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Stempel M. magántudós Berlinben. — Dr. M. Vogler, a „Studienfreund” szerkesztője Lipcsében. — Forestier Auber, magántudós Philadelphióban. — Dr. Gwinner W. magánt. M. m. Frankfurtban. — Abshoff E. magántudós Münsterben. — Dr. Köbber G. egyetemi tanár Boroszlóban. — Szabó Károly, egyet. tanár Kolozsvárt. — Diósi Arthur, a Junr. Cosmopolitan Club elnöke Londonban. — Dr. Rollett H. városi levéltárnok Badenben. — Dr. Zimmern Helén, magántudós Londonban. — Dr. Kanitz A. egyet. tanár Kolozsvárt. — Bozzo Giuseppe, egyet. tanár Palermóban. — Ingram John, magántudós Londonban.

SOMMAIRE DU No XXXVIII. — VOL. IV. No 8.

Dora d'Istria, La Poésie des Persans sous les Khadjars, p. 141. — Nerrlich, Kern's Pädagogik, p. 147. Schopenhaueriana. (XXIII. M. Schopenhauer u. Victor Hugo. — XXIV. Schopenhaueriana curiosissima. 13—15.) p. 153. — Symmiksa. (H. v. M. Volkslieder d. Transilvan. Zigeuner. [Originaltext n. Verd.] XVII.—XVIII.) p. 153. Correspondance. 132—135. p. 154.

*Sämmtliche Artikel unseres polyglotten Organs (zugleich eines solchen für Höhere Übersetzungskunst und sogenannte Welllitteratur) sind Original-Artikel, deren Nachdrucks-, bez. Übersetzungsrecht vorbehalten bleibt.*

## LA POESIE DES PERSANS SOUS LES KHADJARS.

(Fin.)

Dans un ouvrage que M. de Khanikoff appelle excellent, M. Garcin de Tassy nous a fait connaître une des oeuvres les plus remarquables de la riche poésie des Soufys<sup>1)</sup>, le *Mantic Uttair* (*Langage des oiseaux*) de Farid-Uddin Attar, dont le tombeau a été visité par le voyageur russe dans la sainte cité de Meschid. Pour Attar, tout ce qui tombe sous nos sens est un pur néant, le monde invisible identique à Dieu même, a seul de la réalité. Le panthéisme condamné si sévèrement dans un chant populaire<sup>2)</sup> est confessé ici avec une franchise digne du célèbre Juif d'Amsterdam :

«Admire l'oeuvre de ce roi (Dieu), quoiqu'il ne la considère lui-même que comme un pur néant, En effet, bien que son essence seule existe, il n'y a rien en réalité, si ce n' est elle. Le trône de ce Roi est sur l'eau, et le monde est en l'air ; mais laisse là l'eau et l'air, car tout est Dieu. Le ciel et la terre ne sont qu'un talisman qui voile la divinité ; sans elle ils ne sont qu'un vain nom. Sache donc que le monde visible et le monde invisible, c'est Dieu même. Il n'y a que lui, et ce qui est, c'est lui.» Ce passage fait comprendre le parti que les Nossairys tirent, des poésies des Soufys, qu'ils interprètent du reste avec l'indépendance qui les caractérise.

De telles doctrines sont séduisantes pour les âmes qui assistent à la ruine d'une société vieillie. Quand l'in-

<sup>1)</sup> V. aussi Hammer, l'édition du *Gulschen*.

<sup>2)</sup> *Ras* (Pest, 1835) Silvestre de Sacy, l'édition du *Pend nameh*.

<sup>3)</sup> Il est vrai que ce chant appartient à la poésie des Touraniens persans.

vasion foule aux pieds le sol de la patrie ; quand les tentes fragiles qu'on avait naïvement prises pour des palais de marbre, sont emportées par le souffle orageux de la tempête ; quand l'anarchie mêle ses hurlements aux cris de fureur de l'ennemi brûlant les cités, mystiques et sceptiques se consolent en pensant que tout ce que nous aimons est une pure illusion. Lorsque la Perse, jadis l'arbitre de l'Asie et la terreur de la victorieuse Rome, écrasée au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le sabot de coursiers afghans et déchirée par des factions insensées, semblait à la veille de disparaître du rang des nations, qui aurait osé donner tort aux Soufys ? Dans un monde où tout passe comme un rêve ; où la stabilité semble impossible ; où personne ne peut compter sur le lendemain, chacun est porté à n'accorder qu'un regard de dédain aux périssables objets de l'amour ou de la vénération des aïeux, à faire ce qu'on nomme des théories « nihilistes », ou à crier, avec Attar à celui qui seul est éternel : « Les prophètes eux-mêmes viennent s'abîmer dans la poussière de ton chemin ! »

Les illuminés de l'Orient chrétien devaient introduire ces doctrines<sup>1)</sup> dans notre Europe, et comme l'a fait remarquer le savant auteur de la *Poésie philosophique et religieuse des Persans*, le christianisme latin a eu des partisans du panthéisme spiritualiste comme le christianisme grec.

Les contes ne sont pas aussi étrangers qu'on serait tenté de le croire, aux préoccupations théologiques de la poésie persane. Ils ont attiré l'attention longtemps avant qu'on comprit l'importance

<sup>1)</sup> V. Gass, *Die Mystik des Nicolaus Cabasilas*.

de la poésie populaire. Un écrivain qui est une des gloires de la science française, Pétis de la Croix, en publia une collection au XVIII<sup>e</sup> siècle, et un autre orientaliste, M. A. Loiseleur-Deslongchamps, en a donné, de nos jours, une nouvelle édition. Pétis supposait que son ami, le célèbre *dervis* (derviche) Moclés lui avait remis, à Ispahan, le manuscrit des *Hezaryek-Rouz* (Mille et un jours). Mais comme le manuscrit n'a jamais pu être découvert, on n'ajoute plus aucune foi à ce récit. Toutefois la plupart de ces contes se retrouvent dans un roman turc, d'autres dans un recueil en langue persane, plusieurs enfin ont une origine indienne. *L'Histoire de la sultana de Perse et des vizirs*, publiée par Pétis trois ans avant les *Mille et un jours* (1707) est une traduction du roman turc intitulé : *Les Quarante vizirs*.

*Les secrets de Hame*, qui n'ont pas moins de sept volumes in-folio sont la source véritable où puisent les conteurs, qui jouissent en Perse d'une vogue d'autant plus facile à comprendre, que la population des villes passe le meilleur de son temps à entendre leurs récitaux, dont une partie est en prose et l'autre en vers. La gloire des *imams* est comme au théâtre le sujet principal, sans qu'on oublie toutefois de lancer des traits aux *mollahs* et aux femmes. Ce culte passionné des *imams*, si étrange dans une religion aussi sévèrement monotheiste que l'islam, s'explique par un attachement invincible aux vieilles croyances, que la force seule a pu déraciner en Perse. Mais les *Khalifes* étaient aussi impuissants que les Césars à triompher des instincts irrésistibles des multitudes. Dans l'ancien culte national, le principe de la lumière et du bien, Ahoura-Mazda (Ormuzd) était entouré des Yazatas ou

divinités secondaires. Primitivement ces Yazatas ne semblent pas avoir été fort inférieurs au Dieu suprême. Les fils et les petits-fils d'Ali, prodigieusement transfigurés par l'apothéose, sont devenus des êtres supérieurs à la nature humaine, tandis qu'Ali lui-même, non seulement supplantait Mahomet, mais qu'il devenait une véritable incarnation. Le pieux et chevaleresque gendre du Prophète, sincèrement dévoué au monothéisme sémitique, fidèle adorateur d'Allah, lutta de son vivant contre l'enthousiasme de partisans fanatiques qui voulaient le transformer en dieu. Mais sa mort tragique donna à cet enthousiasme une force irrésistible dans l'âme d'un peuple sur lequel l'imagination et la poésie exercent une action si puissante.

La foule a la passion des choses tragiques. Lorsqu'Ali fut assassiné dans la mosquée de Koufa il fut considéré comme une victime, de plus en plus céleste, sacrifiée à la rage impie des Sunnites. La Perse a aujourd'hui des Aly-Ullahys qui regardent Ali comme une incarnation de la divinité. Sa famille participe à la vénération exaltée qu'il inspire. Un de ses fils, Hossein, marié à une fille du dernier roi Sasanide, Yezdedjed, put être considéré comme un héros national. Ce ne fut pas seulement le sang des martyrs chiites qui arrosa les sables de Kerbéla, mais le sang des Grands Rois qui avaient fait trembler les Césars de Rome et les autocrates de Constantinople, un sang aussi précieux pour l'Iran que le sang de David pour la Judée. Hossein et son frère Hassan, malgré le progrès des sectes qui, comme le Babisme contemporain, ébranlent de plus en plus le vieil édifice de l'islamisme persan, occuperont longtemps l'imagination de la foule.

L'influence des anciennes idées mazdéennes n'est pas la seule qui agisse sur elle. Pétis de la Croix donne une origine hindoue à ses *Mille et un jours*. Cette assertion est exagérée, mais il est positif que l'Inde, qui a tant contribué au développement des grandes religions, continue d'agir sur la Perse. Nous nous figurons trop volontiers que les Asiatiques sont isolés, parce qu'ils n'ont point la presse (le journal officiel *l'Iran*, n'est pas assez lu pour être regardé comme une troisième puissance de l'État); mais leurs fréquents voyages suppléent en partie à cette source d'informations. Les gens qui entreprennent des expéditions lointaines pour augmenter la somme de leurs connaissances sont nombreux dans l'Iran. Un Persan, fort indifférent au bien-être et comptant toujours sur l'infatigable hospitalité orientale, se met très volontiers en route. Les derviches seuls, si remuants et si pressés de changer d'endroit, si disposés à payer leurs hôtes, avides de merveilleux, avec de belles histoires, servent perpétuellement de trait d'union entre deux grands pays. Combien de mythes, de contes, de fables sont ainsi arrivés jusqu'en Europe! L'Iran n'a-t-il pas été constamment le lieu qui a rattaché les unes aux autres les populations qui en Asie comme sur notre continent ont une origine commune?

Lorsque je parlais dans la *Revue des deux mondes* de la poésie populaire des Turcs orientaux, j'exprimais une opinion peu favorable à l'avenir de ces populations. L'évènement n'a pas tardé à réaliser ces prévisions, l'intrépidité attestée par les chants du Turkestan étant une ressource bien insuffisante contre la tactique européenne. L'examen de la poésie persane fait naître des inquiétudes

plus graves encore et l'attitude des sujets du roi de Perse toutes les fois qu'il a été attaqué au XIX. siècle, par les Russes ou par les Anglais, a confirmé pleinement ces inquiétudes. Cet État, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, qui a donné le jour à tant d'esprits éminents, qui a produit tant de grands hommes, qui a résisté à tant de tempêtes, en est arrivé comme la Turquie à compter moins sur ses propres forces que sur la riyalité des puissances chrétiennes que les alliances des dynasties et la mobilité des politiques peuvent changer en accord. La poésie des clans ferait croire, il est vrai, que les sentiments virils, que les résistances patriotiques trouveraient un point d'appui dans la fraction du peuple persan qui n'a pas été dépravée par le despotisme, la vie molle et sensuelle. Mais la science militaire des clans n'étant nullement en rapport avec leur bravoure, on devrait s'attendre à les voir, en cas de crise suprême, condamnés à une impuissance qui laisserait le royaume à peu près désarmé. Il semblerait que partout les gouvernements turcs soient, de nos jours, menacés du sort des Arabes qui, après avoir joué un si grand rôle en Asie, en Afrique et même en Europe sont retombés dans la triste situation d'où Mahomet les avait tirés. On peut sans doute avec de la bravoure et de la résolution, et quand les circonstances sont favorables, fonder de grands empires: mais pour les faire durer, pour les défendre contre les innombrables causes de dissolution qui menacent toute association humaine, pour empêcher les factions de les ruiner et les intrigues de l'étranger de les miner lentement, il faut un ensemble de rares qualités et une persévérance hors ligne, dont quelques nations sont

exclusivement douées. De grands politiques, des héros, les Koeprili, ces fils de l'intrépide Albanie, un Nadir-sehah, pareil aux guerriers du vieil Iran, sont capables d'arrêter un moment les États sur la pente de la décadence; mais quand ils ont disparu de la scène, ils semblent se précipiter vers l'abîme avec la rapidité d'un torrent dont un puissant obstacle aurait un moment arrêté la course irrésistible.

*Rapallo.*

*Dora d'Istria.*

### KERN'S PAEDAGOGIK.\*)

Der in weiten Kreisen bekannte u. hochgeschätzte Verfasser des unlängst in 2. Auflage erschienenen Grundrisses gehört zwar der Herbartischen Schule an, und es könnte scheinen, als ob sein Buch zunächst nur für die Anhänger dieser Schule bestimmt sei, doch wer so urteilen wollte, würde gerade seinen Hauptwert gründlichst verkennen. Diesen aber setzen wir darein, dass Kern mit genauer Berücksichtigung sämtlicher in dies Gebiet schlagender Forschungen uns ein tief durchdachtes, kunstvoll gegliedertes Lehrgebäude der Pädagogik aufgeführt hat, welches unabhängig von jeglichem Schulinteresse und jedem Parteistandpunkte, wie wenige geeignet ist, eine gründliche Heilung der unverkennbaren Schäden, an denen unser gesamtes Schulwesen leidet, anzubahnen und welches ebenso reich an praktischen Winken wie an echt wissenschaftlicher Speculation ist.

Als Fundamentalsatz gilt ihm, dass die Schule in erster Linie Erziehungs-, erst in zweiter Linie Unterrichtsanstalt ist.

\*) Grundriss der Pädagogik, von Hermann Kern. 2. durchges. Aufl. (Berlin, Weidmann 1878.)

Es kommt nicht sowohl auf die Erlangung von Kenntnissen an, als auf das, was der Persönlichkeit des Jünglings einen höheren sittlichen Wert verleiht; der Mittelpunkt des gesammten Unterrichtes muss daher die Begründung der Sittlichkeit sein. Dies Ziel ist nur durch Erregung des vielseitigen Interesses zu erreichen, und diese Vielseitigkeit muss vor allem der Leiter einer Anstalt besitzen. Der Stoff des Unterrichts ist den historischen Wissenschaften und den Naturwissenschaften zu entnehmen. Von der Bedeutung, welche letztere für die gesammte Bildung des Zöglings haben, ist der Verf. auf das Tiefste durchdrungen, es kann uns aber seinem Fundamentalsatze zufolge nicht wundern, wenn er trotzdem energisch verlangt, dass der geschichtlichen Seite des Unterrichtes das Uebergewicht gebührt und zwar nicht bloss auf den Gymnasien, sondern auch auf den Realschulen. Von ganz besonderem Werte sind hierbei Kerns Ausführungen über den Unterricht in den Sprachen und in der Grammatik. Derselbe ist ihm nicht Selbstzweck, sondern soll lediglich zur Ergänzung des Geschichtsunterrichtes dienen. Es ist klar wie tief eingreifende Reformen die consequente Durchführung dieses Satzes im Gefolge haben müsste. Ebenso ist die einseitige Bevorzugung der Grammatik vom Übel; dieselbe ist vielmehr der Lectüre dienstbar zu machen und nur in stetem Hinblick auf diese zu betreiben. Auch die Kapitel von der Anordnung und Methode des Unterrichtes gehören zu den vorzüglichsten des Buches; sie sind eine unerschöpfliche Fundgrube für den Lehrer und entwickeln streng logisch den Begriff des erziehenden Unterrichts bis ans Ende. Zu diesen drei Abschnitten als Teilen der allgemeinen Pädagogik

kommt die specielle Pädagogik hinzu, welche »diejenigen Modificationen« bespricht,« denen die Grundsätze der allgemeinen Pädagogik mit Rücksicht teils auf die Hauptunterschiede in der Individualität der Zöglinge teils auf die das Geschäft der Erziehung Vollbringenden zu unterwerfen sind.« Es wird hier auch das Verhältniss der Schule zur Gemeinde, zur Kirche und zum Staate eingehend behandelt; zuletzt wendet sich der Verf. zu den Arten der Schule, zum Gymnasium, der Volksschule, der höheren Bürgerschule; endlich zur Mädchenschule. Wir können demnach das Buch allen, insbesondere aber den Lehrern der höheren Unterrichtsanstalten, nicht eindringlich genug empfehlen; der Verfasser hat in langjähriger Tätigkeit an Schulen der verschiedensten Art die vortreffliche Gelegenheit gehabt, seine Theorien zu erproben oder genauer gesprochen, wir verdanken sein Buch nicht minder den eindringenden wissenschaftlichen Studien als der vielseitigen Erfahrung des Verf. Noch liegt die Pädagogik auf den Gymnasien im Argen; noch hat die Philologie mit all ihrer Einseitigkeit ein verderbliches Übergewicht; hoffen wir, dass vernünftige pädagogische Prinzipien sich auch in den höheren Lehranstalten Geltung verschaffen; das vorliegende Buch ist vortrefflich geeignet, ihnen zum Siege zu verhelfen.

Berlin.

Dr. Paul Nerrlich.

SCHOPENHAUERIANA.  
XXIII.

SCHOPENHAUER UND VICTOR HUGO.

*Fluch und Segen.*

Geh ins Gewühl des Marktes, nur Fluch  
drauf lastet fort,  
Such auf die Einsamkeit, der Donner hallt auch  
dort.  
In diesem Universum ist Nichts, das Ruh ge-  
niesst;

Der Priester gleicht dem Abgrund, der jach  
hinunterschiesst;  
Schaust du hinein — ein Graus, dass man die  
Augen schliesst.  
Blick auf — du siehst nur Flucht; u. grüble  
— jähren Fall!  
O bitteres Loos der Angst.  
Nur Leid ist überall.  
Gespenster, die auftauchen, und Gräber im  
Verfall.  
Der Mensch gehört der Nacht, der Priester  
ihr Kumpan.  
Da steht er am Schaffot, die Leiter lehnt  
daran;  
Der Mensch, er fühlt die Sprossen u. spricht:  
Hinauf, wohlan! . . . . .  
O dies Geschlecht weiss nichts, es irrt, es tappt,  
erpißt  
Auf einen kleinen Schein, sucht es und sucht  
nach Licht;  
Zeigt sich ein gnädig Spällein des Lichts, das  
endlich flimmt —  
Was ist's? Ein scheues Flämmchen, das nur  
am Abgrund schwimmt.  
Ist denn Verhängniß Alles? Wohnt Liebe nir-  
gend mild?  
O Leben, grause Schuld, dess Wucherer Nie-  
mand stillt,  
Als nur der Tod. Hienieden wer ist es der re-  
girt?  
Satan. Sein Wort heisst Höll' ? Die Sünde Ge-  
setze dictiert.

Ich hört ein Ächzen im Nebel u. sah in  
tiefen Schlünden,  
Die Niemand kennt, die Niemand mag er-  
gründen,  
Die Nationen all' wie sie im Schmerz sich  
wenden;  
Und auf sie stürzen sah ich, voll Gier, wohl  
ganze Banden  
Von Priestern, Richtern, Henkern, von Prinzen  
und Ministern,  
Von Schreibern, — welche Zahl! Gleich Meeres-  
fluten düstern —  
Und mehr noch; mehr als Winde, die ihre  
wirre Bahn  
Entfesselt stürmen entlang gepeitschtem Ozean.  
In jenem dunklen Abgrund, den Niemand kennt,  
von Himmeln,  
Da sieht der Mensch, der sinnt, gleich Fleder-  
mäusen wimmeln  
Die schrecklichen Phantome und ihn erfasset  
Graus.

Des Unbewusten Wimmern schlägt an sein Ohr  
heraus. —  
Des Morgens heisst es: Weine! Des Abends:  
Stirb, Mensch! Tod,  
Ha Tod, der überallher: aus Indiens Göttern  
droht,  
Aus jenen vielgestaltigen, in Marmor aus-  
gehauen;  
Wie aus der Bäume Höhle Bewohnern, bleich,  
voll Grauen:  
Aus Hellas trunkenem Bacchus, den Luchse  
ziehu durchs Land,  
Dem Moloch Afrikas, der Sphynx in Aegyptens  
Sand,  
Dem Ungeheuer von Baal, dem Jupiter voll  
Neid,  
Im Vatican dem Dominik hier, mit blutkefleck-  
tem Kleid,  
Verflucht sind alle Völker: die Könige allein,  
Als düstre Auserwählte, in's Paradies gehn ein  
Auf Erden schon; an die rührt keine Richter-  
hand.  
Die Höflingsschaar, in Gold gekleidet, unver-  
wandt  
Von unten blickt empor, wo die den Thron auf-  
schlugen,  
Gleich feilen Astronomen, nach falscher Sonne  
sie lügen;  
Der Könige Schaar ist froh und lebt so ganz  
zufrieden;  
Der Menschheit aber wird aus ihrer Ruh be-  
scheiden,  
Aus ihrem Träumen, Wachen, und Purpurbett  
und Thron,  
Palast und Festespracht — Krieg, Revolution.  
Der Pfaff ist des Tyrannen Reptilie. Sei's  
Talmud,  
Sei's Koran: Alles atmet nur Niedertracht und  
Wut.  
Ist Caesar Sieger, macht er den Himmel zur  
Provinz;  
Loyola taub für's Volk, ist höflich, naht ein Prinz;  
So grausam wie der Fakir, so schlimm der  
Bonze haust,  
Das Kruzifix wird Schwertknauf in des zweiten  
Julius Faust.  
Caïphas, dieses Scheusal, daraus die Hölle  
blickt,  
Spielt zu Tiberius Gunsten den Interpreten, ge-  
schickt,  
Des Moses. O der Trauer, des Drangsaals, die  
hienieden  
Auf Erden dem Geschlecht der Menschen sind  
beschieden,

Des Angstschreis und der Tränen! Fussbluts  
an Kieselsteinen!  
Des ewigen Anathema's, das wir im Dunkel  
beweinen.

Der Fehl steckt im: Ich hasse! Die Sünd'  
steckt im: Ich liebe!  
Verderben Alles! Ach, was tun? O Menschen-  
triebe!  
Verpflichtet sein zu leben, doch weil geboren,  
verflucht!  
O Nacht, darin mein Herz vergebens sinnt und  
sucht!

O welch vergeblich Streben, das Senk-  
blei zu versenken  
In's Unmessbare, um das Ende aus zu denken.  
O tiefer Schlund, dess Nacht gebiert uns den  
Azur!  
O Schrecken! Alles kommt und schwindet ohne  
Spar!  
Schmerz bleibt allein . . . . .

O, frug ich: wo ist denn Hoffnung nur?  
Da plötzlich schien's als ob aufs Volk von  
Leid bedeckt,  
Der Schatten einer Hand sei segnend ausge-  
streckt.  
Mir schien's ein Hilfebringer, der diese Hand  
gelenkt  
Und auf der Menschen Elend den milden Strahl  
gesenkt.  
Ich schlug die Augen auf, zum Himmel hoch  
empor,  
Ich sah den mystischen Waller — und Chris-  
tus trat hervor.

Das voranstehende Stück a. V. Hugos „Le  
Pape“ (1818. p. 123) könnte ganz gut von Schopen-  
hauer geschrieben sein, wenn wir nämlich  
von einigen optimistisch-republikan. u. dgl.  
Bezügen absehen. Niemand hat, in den modernen  
Jahrhunderten, (schon seit den Mystikern), der  
eigentlichen Christuslehre ein derartiges gran-  
itenes Fundament geschaffen, wie Schopenhauer,  
mit seiner Ethik u. es gewährt daher in der Tat  
einen ebenso komischen, als bemitleidenswerten  
Anblick, dass, mit ihrem straussköpfigen Novi-  
tätsglauben, gerade die Berufstheologen dieses  
nicht merken. Aber der Schol. z. Sophokles  
(Antigone 620) hat das Schicksal unserer neuesten  
Theologen vorausverkündet:

Ἄσταν δ' ὁ δαίμων ἀνδρῶν πορῶν κακὰ  
Τὸν νοῦν ἐβλαψε πρῶτον, ᾧ βουλευέται.

Universität Kolozsvár.

M.

## XXIV.

## SCHOPENHAUERIANA CURIOSISSIMA.

13. ☉ In Frankfurt gibt es seit Kurzem eine „Schopenhauerstrasse“, aber ganz unpassend im äusseren Weichbild der Stadt, in einer neugebauten Vorstadt, wo Sch. gar nichts zu tun hat. Man hätte einen örtlichen Bezug nehmen müssen. — 14. (K. N. das grösste Organ der Conservativen in Budapest zeigte vor Kurzem eine neue polemische Brochüre an: „Hartmann pessimismus“ von Lucian Kaposy (Gran, 1878) u. fügte weise erläuternd hinzu, dass dieser H. ein Schüler der „Schopenhauerischen Schule“ sei. — 15. ∞ In der „Kronstädter Zeit.“ (Nr. 164 d. J.) steht folg. Tiefsinn: „Pensionisten u. Lobredner der guten alten Zeit, die schon vergangen war, als sie geboren wurden, mögen den pessimistischen Philosophen Schopenhauer oder andere kritische u. negativistisch-buddistische Schriftsteller lesen u. sich in das Nichts des indischen Buddha (d. i. Weise) zu versenken suchen.“ —

## SYMMIKTA.

## VOLKSLIEDER DER TRANSILVAN. ZIGEUNER.

(Erdélyi:ika Romane Zilya.)

(INEDITA.)

Originaltexte nebst Deutschungen.

## XVII.

*Kana homas ko Kuzváris,  
Cingardine k'om kuzváris.  
Hijába, ke nam kuzváris:  
K'om le caiangro husaris.*

Als ich auf nach Klausenburg brach,  
Schrie man Mädchenjäger mir nach.  
Bin kein Mädchenjäger für wahr,  
Nur des Mädchenvolks Huszar!

## XVIII.

*De man dela so mangau!  
Ek menteve ko kakintsá,  
T'ek romnyi kale yakintsá.  
A kekalyi avilyi!  
Le skurtone podjeingri,  
Lakre mise retjytakre,  
Lakre pike dui manre,  
Lakre yakha dui draka,  
Lakre vasta dui pajtra.*

Lieber Gott, still' mein Verlangen,  
Lass im Mente doch mich prangen,  
Reichbesetzt mit Knöpfen ganz,  
Sei mein Mente lauter Glanz.

Gieb ein Weib, wie ich es meine,  
Kurzen Röckchens geh die keine;  
Blumengleiche Füsschen zwei,  
Weidenast der Arm ihr sei.  
Weizenbrot die Schultern zwei,  
Traubenkorn ihr Auge sei,  
Blütenblatt die Lippen zwei!

## CORRIGENDA &amp; ADDENDA.

Einige, in der o. (449.) besprochenen H. E.'schen Methode nicht einbegriffene Zeichen, bedürfen wohl kaum näherer Erklärung; doch ist sh=sch; zh=zsch, weich u. nicht zu verwechseln mit j=dsch; ñ=ny.

In Nr. I. lies m a s h k o (für: maskho); — II: c u d e (für tshude); — V. c i n g e r d y o m l a (für tshing.); — VI. J a l o (für Jalo), J o s h k a s (für Joshas); — J o s h k a (für Joska); — VII. ñ i [für ni]; — VIII. lässt sich d y a l durch j a l ersetzter. [Es ist eben ein eigentümlicher, unnaahmlicher Laut.] — IX. u. X: ist das leise n im Futur tshumindo im Klausenburger Dialekt u. andern Dialekten unhörbar? Boldizsár wusste nichts davon. Der Klausenburger Dialekt scheint übrigens etwas verschliffener, als die östlicheren Mundarten. — XIII: Die Längebezeichnung auf dem a ist eigentl. auch in magyar. Lehnwörter unnothig, da der Vocalismus der Romsprache nur ein einziges a kennt: das helle, [nach Boldizsár.] — Die Schreibart R r o m (für Rom) wurde aus Pietät für Boldizsár beibehalten, wenigstens im Schlusswort. Dieser geniale Zigeuner hielt das einfache r in der Namens-Bezeichnung seiner Nation für einen Fehler. — Nr. XV. allein stammt aus abweichender Quelle, u. gehört einem Dorfdialekt an; daher das fremdartige i d u d a n g i a l. — Das dentipalatale l (ly) mag vielleicht hie u. da unbezeichnet geblieben sein.

Kolozsvár.

H. v. M.

## CORRESPONDANCE.

132. Melbourne. Mr. S. Best thanks for „The Illustrated Australian News.“ — Melbourneban megjelentő ennek a nagy lapnak 268. azaz f. é. October 3. számát vettük, mely sokkal characteristicusabban és több izléssel van kiállitva, mint pl. a budapesti hasonló lapjaink. — Philadelphia. Miss W. We have just received your journal XII/4. — Cairo. Mi. Mille grazie. XII/5. — Jédo. Wicht. CK. in d. T.

134. A „Dizionario biografico della Letteratura Contemporanea“ cz. Fvrenzeben, a hires Angelo de Gubernatis tanár szerkesztősége alatt, éppen most megindított nagyszerű illusztrált válalatra felhivjuk a magyar mivelé világ figyelmét, hogy pártolja a hazai irodalom érdekében is, minél melegebben, levén első ilyenű mű, mely Magyarországra is van tekintettel.

135. Zu den Petőfiána XXXI (p. 136) bemerken wir nachträglich, mit grösster Herzfreude, dass Prof. Rasmus Anderson, in Amerika, gleichfalls mit einem Essay über Petőfi sich beschäftigt, wie er denn überhaupt einer der grössten Verehrer unseres Dichters ist.